

Sus au Festival des films du monde

Léo Bonneville

Number 106, October 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1981). Sus au Festival des films du monde. *Séquences*, (106), 2–3.

Sus au Festival des films du monde

Ainsi donc, encore une fois, des contestataires ont manifesté lors de l'ouverture du Festival des films du monde. On se parle dans le corridor qui conduit à la salle Maisonneuve, on déroule des banderoles et on lance des slogans. Cette année, on fait la ronde dans le jardin de la Place des Arts, on transperce une caméra fictive, on tambourine et, habillé en clown, un délégué lit une déclaration pendant que des participants en distribuent le texte. Bref, des cinéastes québécois s'en prennent vertement à la direction du Festival des films du monde.

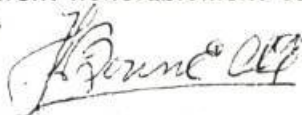
Que veulent-ils donc tous, les signataires de ce manifeste? C'est bien simple. Ils demandent de l'argent. Ils prétendent crûment que l'argent distribué par les gouvernements fédéral et provincial leur revienne. Pourquoi? Pour faire des films. Et pour se faire voir. C'est-à-dire pour les présenter au public.

C'est vrai que le cinéma québécois traverse une période aride. A part Les Plouffe qui a connu un immense succès, les films de chez nous se font rares sur nos écrans. Faut-il toujours accuser les autres? Si on fait des films marginaux, faut-il être surpris s'ils sortent d'une manière marginale? Il faut être conséquent. Quand on voit des salles, à Montréal, consacrées exclusivement à des films chinois, grecs, italiens... on se demande ce qui empêche une salle de présenter exclusivement des films québécois. Faut-il toujours que l'Etat remplace l'initiative privée? Alors on doit se demander pourquoi les tenanciers de salles restent réticents à offrir des films réalisés chez nous. Claude Daignault, directeur du service de la scénarisation de l'Institut québécois du cinéma, après avoir lu plus de 300 scénarios, déclarait: «Notre cinéma se tient dans un isolement qui a tous les attributs d'un ghetto. (...) Nous confinons notre cinéma à un public minoritaire et nous sommes étonnés que peu de gens s'y intéressent.» Et pourtant l'Institut québécois du cinéma consacre cette année 589 000 \$ exclusivement à la scénarisation. Si de nombreux projets ne sont pas retenus, c'est qu'ils s'abîment dans la banalité, renvoyant sans cesse le spectateur à l'éternel bar où des gens «ben ordinaires» s'attablent pour prendre au moins une douzaine de bouteilles de bière. Voilà qui finit par lasser pour ne pas dire écoeurer le public. (1)(2)

Pourquoi s'en prendre alors au Festival des films du monde? Pourquoi le bouder? Pourquoi le mépriser? Pourquoi l'envier? Quand 132 000 personnes se bousculent, en plein été, au cinéma Parisien, il me

semble qu'on est mal venu de mettre en doute la popularité d'un tel festival. N'est-ce pas une occasion unique de voir des films qu'aucune salle de cinéma ne nous présentera par la suite? Et veulent-ils, ces contestataires, nous priver d'une cinématographie internationale que le public n'a pas tellement l'occasion d'apprécier? Car s'ils attaquent vertement le cinéma américain (leur bête noire), il faut reconnaître que le Festival des films du monde ne lui donne pas la vedette. Les films qui ont fait courir le public venaient d'Allemagne, de France, d'Italie... Ne serait-il pas plus positif, plus profitable surtout, de participer activement au Festival des films du monde? Voilà un tremplin unique pour faire connaître nos films. Des gens se précipitaient encore pour voir Les Plouffe au festival, alors que le film avait fait le tour du Québec. C'est dire que le public ne refuse pas systématiquement notre cinéma. Que les cinéastes cessent de protester et qu'ils essaient de s'entendre avec la direction du Festival des films du monde pour y prendre une part active. Pourquoi ne verrait-on pas une section du festival intitulée: Dizaine du cinéma québécois où nous pourrions voir toutes sortes de films de chez nous? Evidemment, il serait préférable d'y trouver des oeuvres inédites. Et pourquoi ne profiterait-on pas de l'occasion pour remettre publiquement le Prix Albert-Tessier? Cela aurait plus d'impact. Ainsi le cinéma québécois entrerait dans un festival d'une portée internationale et cesserait de faire bande à part. De plus, de nombreux visiteurs auraient l'occasion de découvrir nos films.

Domage que les cinéastes de chez nous perdent une si belle occasion de se faire connaître! Il faut avoir vu le public enthousiaste pénétrer dans les cinq salles du Parisien pour se rendre compte qu'un festival de cette qualité est une grande fête courue par un public avide de films différents. Oui, des films autres que ceux que nous offrent continuellement nos écrans: films catastrophes, films d'horreur, films de science-fiction. Ainsi le Festival des films du monde est une réelle ouverture sur le monde cinématographique. Pourquoi faut-il que les cinéastes québécois s'écartent de ses écrans et laissent vide la place qui leur revient? Il s'agirait d'un peu de bonne volonté de part et d'autre pour rendre le cinéma québécois présent au Festival des films du monde. Il est incroyable qu'on ne puisse arriver à un accord. Espérons qu'en 1982, au lieu de manifester à l'extérieur de la Place des Arts, les cinéastes s'afficheront honorablement sur les écrans du festival. Tout le monde s'en réjouira.



(1) Voir *Antennes*, no 21, 1er semestre 1981, *Le cinéma québécois à la recherche de son imaginaire*, p. 40.

(2) Dans *Les Plouffe*, Gilles Carle a eu la finesse de nous présenter Théophile Plouffe sortant simplement d'une taverne. Le spectateur a tout de suite compris.